

L'ennemi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vâmes finalement dans un hôtel un peu à l'écart, c'était encore un *Albergo d'Italia*, un lit moins rocailleux que celui de la Sesia sous le pont de Victor-Emmanuel.

Après Varallo, nous vîmes Novare, Milan et de nouveau la superbe région des lacs. Mais nos impressions les plus fortes et les plus gaies, nous les remportâmes de ces pédestres excursions où, descendant pour la première fois les gradins méridionaux des Alpes, il nous semblait découvrir les pays qui se chauffent au pied du Simplon et du Mont-Rose. V. F.

L'ennemi. — L'eau de-vie est votre plus grand ennemi, disait un pasteur à l'un de ses paroissiens.

Celui-ci lui fait observer qu'il lui avait toujours recommandé d'aimer ses ennemis.

— Oui, sans doute, répliqua le pasteur, mais je ne vous ai jamais dit de les avaler.

LO RELODZO A BOUSCANIET

Lè dzein, quand lè que dèvesâvant de Bouscaniet, ie desant adî : « Cllia pouèson de Bouscaniet ! » et lè dzein fasant bin de dere dinse. L'étâi on corps que sè gaçons, et sè domestiquo n'avant jamé prau travaillî. Lè bouscagnive tota la grantâ dzornâ, tota la veilla et quasu tota la né.

L'avâi po gaçon on certain bon-fonds qu'on lâi desâi Bouplliat, por cein que l'étâi asse chet qu'on bosset de vegnolan aprî lo bounan. Quand pouâve ein djuvî de iena à Bouscaniet, lâi avâi pas falta de lâi fère signe avoué on van.

Cein que bourlâve lo mé Bouplliat, l'è que lo maître lo fasâi levâ tant matin, que cein lo fasâi baillî tota la dzornâ. On iâdzo, Bouscaniet lo criâve dzâ à trâi z'hâore po allâ sèyî ein lâi deseint :

— Dépâse-tè Bouplliat ! Se n'è pas onna vergogne de pêtà âo lhi à stau z'hâore. Lo sèlâo qu'è dza levâ.

— M'èin foto, so repond Bouscaniet, se lo sèlâo sè vâo levâ dèvant dzo, na pas mè.

... Po lo fère levâ pe rido, Bouscaniet l'avâi imaginâ stasse :

L'avâi onna dzenehîre, dâi dzenehîe et on pâo (coq) que tsantâve tote lè z'hâore du la minè. On relodzo n'è pas pe rectat. On arâi djura que cougnessâi lè z'hâore. Po revèlhi Bouplliat, Bouscaniet fâ betâ la dzenehîre drâi dè coute lo pâilo âo gaçon et... du clli dzo, salut avoué lo droumi. Tote lè z'hâore de la né, l'étâi on détèrtin de la mèbsance, dâi quiquelikî à veni tot fou, que ma fâi, Bouplliat n'avâi rein d'autro à fère qu'à sè levâ. Vo pouâide crère que cein l'eimbêtâve.

Onna dèmeindze né, vè lè duve z'hâore, lo pâo quemeince à tsantâ et à êdèvatâ lè grâppe. Pu, tot d'on coup on ôt on grand tredon dèin la dzenehîre, quemet se lo renâ étâi vegniâ. Bouscaniet, que l'étâi revelhi, va vère que lâi avâi et ie trâove Bouplliat, ein pantet, dein la dzenehîre, que tegnâi lo pâo eintremi de sè dzênâo, et que lâi vèrve la tita sein dèvant derrâ, bin dâi iâdzo, quemet se voliâve mâodre dau café.

— Que fâ-to quie ? lâi dit Bouscaniet.

— Noutron maître, vo lo vâide : *ie remonto lo relodzo!*

MARC A LOUIS.

Permettez! — Un gargotier, accusé de favoriser les jeux de hasard dans son établissement, comparaisait devant le tribunal de police.

— Vous êtes prévenu, lui dit le président, d'avoir laissé jouer des jeux de hasard.

— Pardon, Monsieur le Président. Il n'y a jamais eu de hasard chez moi... Tous ces messieurs trichaient.

HAVANE ET MOKA

— Ainsi donc, vous croyez à la médecine, docteur ?

— Mais, mon cher, quelle question ? Qui donc aura foi en la médecine, si nous, ses grands prêtres, ne donnons l'exemple ?

— Hum !... Souvenez-vous des augures de l'ancienne Rome, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire.

Les interlocuteurs étaient deux de nos sommités médicales lausannoises, d'âge déjà vénérable. C'était dans le fumoir de l'un d'eux, après le dîner. On devisait de tout et de rien, en dégustant un moka exquis et en regardant monter en gracieuses volutes, vers le plafond, la fumée de havanes dont le parfum le disputait en finesse à l'arôme du café.

Nous avions l'honneur d'assister, en auditeur très passif, à cet entretien, qui ne laissait pas, vous le devinez, de nous intriguer fort.

S'étant versé une seconde tasse de café, l'amphitryon reprit d'un air distrait, en apparence, et tout en contemplant avec délices la cendre de son cigare, qui s'allongeait, blanche et ferme :

— Eh bien, moi, mon cher, je n'y crois plus guère, à la médecine.

— Vrai ? Et qui ou quoi donc a ébranlé ainsi votre foi ?... La science ?...

— Oh ! non ! La science est bien étrangère à cela. Ma longue pratique ; mes nombreuses expériences.

« Plus j'ai avancé dans la carrière et plus je me suis convaincu que si nous voulons gagner la partie, il nous faut les atouts de la nature. C'est elle qui est le grand médecin ; nous ne sommes que ses... assistants. Ce qui ne veut point dire que, pour humble qu'il soit, ce rôle n'ait pas son utilité. Loin de là, ma pensée. Ce rôle de simple assistant est nécessaire ; mais dans les neuf-dixièmes des cas, c'est de la modestie avec laquelle nous savons, de bonne grâce, nous y résigner que dépend beaucoup notre succès. Surtout, ne dédaignons pas le concours précieux du malade, le principal intéressé ! Pour une ou deux fois qu'il se méprend sur son véritable état, sur ses forces, son endurance, et qu'il paie, cruellement peut-être, cette méprise, que d'heureuses témérités qui ne peuvent guère causer dommage qu'à nos honoraires.

« Croyez-moi, mon cher, laissons les ordonnances, les bouteilles à agiter, les régimes, aux malades imaginaires. Il y en aura toujours assez pour assurer l'avenir de la médecine et de sa cousine dévouée, la pharmacie. La docilité de ces malades aux prescriptions de la Faculté et surtout la constance de leurs prétendus maux en font la clientèle idéale. Et quel reproche nous pourrions-nous faire à l'égard de ces clients-là ? Aucun. Puisqu'ils ne veulent pas de ce bien sans égal qu'est la santé ; puisqu'il leur plaît d'être et de rester malades ; bombardons-les donc d'innocentes ordonnances — ce sont les remèdes inoffensifs qui se vendent le mieux — condammons-les au lit à perpétuité, au régime lacté, au macaroni sauveur, à l'*acqua* libératrice. Plus nous les sévrerons des plaisirs légitimes de l'existence, plus le régime auquel nous les soumettrons sera intransigeant et tyrannique, plus ils seront contents, sous leur air de martyrs, et plus aussi ils croiront en nous et en notre science. Et puis, ils finiront bien par mourir de cette vie-là, comme on meurt de l'autre, de la bonne. On meurt de tout, allez !

« Encore un havane, mon cher ? »

L'auditeur (J. M.)

Les Almanachs.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. — (Société de l'Imprimerie Klausfelder). Prix 30 centimes. — Cette année, hélas ! la couverture du *Messager boiteux de Berne et Vevey* ne s'accorde que trop avec les événements : des armées s'entrechoquent, des navires se canonnent, des villes

flambent, l'enfant pleure, symbolisant toutes les misères humaines, l'escargot fait songer à la vérité boiteuse et lente à venir.

Le *Messager boiteux* pour l'an 1916 fait un tableau fidèle de la grande guerre. Ses articles abondamment illustrés sont un excellent raccourci de tant de choses lues chaque jour. Il fait une large place, comme de juste, à notre pays et à notre armée à la frontière. Puis il apporte, ce bon *Messager*, ses récits, ses bons mots, ses histoires en patois. Bref, c'est toujours l'almanach que chacun veut avoir au coin de son foyer.

L'Almanach Helvétique (S. Henchoz, éditeur, L. Martinet, éditeur, Lausanne, successeur). — 25 centimes.

C'est, si nous ne faisons erreur, le premier des almanachs qui, avant la vendange, avant même la fin de l'été, vient nous rappeler la fuite rapide du temps. Une très vilaine commission, par exemple. Mais il sait si bien se faire pardonner, ce gentil almanach ; il est si séduisant, si intéressant, dans ses illustrations, comme dans son texte. Et puis, il est plus jeune d'année en année. Son secret ? C'est tout simplement les améliorations constantes qu'y apporte son éditeur. Il est toujours le même, et il est autre. On y trouve chaque fois quelque chose de nouveau qui vous le fait aimer plus encore. Aussi bien est-ce perdre son temps que recommander cet almanach. Il fait son chemin tout seul, allez !

VASES PLEINS ET VASES VIDES

Au moins, cette année, guerre à part, les vendanges seront joyeuses. Il y aura du vin, beaucoup de vin, et du bon ! Ils sont revenus, espérons-le, les jours heureux qu'apportait jadis de ses vœux notre regretté collaborateur, Louis Croisier, dans une pièce de vers datant de 1879 — une triste année — et intitulée :

Vases vides.

Vous qui raisonnez creux sous les voûtes profondes,
Vieux amphitryons délaissés,
Qui partagez le sort des vignes infécondes
Et qui, tout bas, le maudissez,
Dans ces temps douloureux où Bacchus se dépêche
De voir nos malheurs inouïs
Et d'entendre en vos flancs le tarte qui crépite
Sous vos grans airs ébarouis.
Il vous reste, du moins, votre vieille étiquette
Et vos souvenirs glorieux,
Que n'effacera pas l'insipide piquette
Qui vient des quatre vents des cieux.
Donc, s'il le faut, dormez pleins de vapeur souffrée,
Dormez dans votre dignité
Plutôt que tressaillir sous des flots d'eau sucrée
Sans feu, ni générosité.
Car les jours reviendront où malgré nos épreuves
Après de vous nous chanterons,
Où l'on ne verra plus des rangs de souches veuves
Désespérer les vigneron.
Dans votre isolement, si quelqu'un, d'aventure,
Voyant vos bois innocents,
Versait, pour les remplir, quelque infâme mixture
D'alcools et de vins coupés,
Protestez hautement en votre ardeur altièr,
Et que ceux qui jadis ont cru
En vous, dans votre sein, retrouvent tout entière
La bonne odeur des vins du cru.
Charrière de Bennevys (Aigle).
Novembre 1879.

Et il y eut, une semaine après, une *Deuxième aux vases vides!* du même auteur. La voici :

Pour un temps vous serez sevrés de voix joyeuses
De cancons et de calembours ;
Et privés des hauts faits et des doctrines creuses
Des politiciens de nos jours.
Car vous ne verrez plus, durant les longues veilles
Le candidat s'épanouir,
Offrant à vingt badauds son vin et les merveilles
De sa nullité sans rougir.
Et vous ne serez pas témoins des petites choses
Que font tant de faibles humains,
Qui rampent pour grimper, ou dont les politesses
Ont de fructueux lendemains. [mornes
Peut-être au long de l'an, dans vos coins froids et